

➤ Collectivités et territoires

La ville, version nuit

Après les limites de l'espace, ce sont celles du temps que l'homme cherche à repousser. Dans l'espace urbain, la nuit se prend de plus en plus pour le jour. À quand un véritable débat sur la ville nocturne ?

Selon la Genèse, Dieu sépara la lumière des ténèbres. Il appela la lumière « jour » et les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir et il y eut un matin. Premier jour. Cette alternance essentielle a structuré la vie sur terre, conditionné le fonctionnement de nos villes et l'ensemble de nos rythmes individuels et collectifs. Mais les temps changent. La ville revoit ses nycthémers, et toute la société est bouleversée. Depuis l'origine, l'homme n'a eu de cesse de repousser les limites du monde connu, de domestiquer la nature, d'étendre son emprise sur l'ensemble de la planète. Dans cette conquête du système monde, aujourd'hui à peu près achevée, la nuit reste un espace-temps finalement peu investi par l'activité humaine, une dernière frontière, un monde intérieur à explorer. La nuit a longtemps été appréhendée comme une discontinuité, le temps des ténèbres et de l'obscurité, celui du sommeil et du couvre-feu. La nuit urbaine n'a pas encore livré tous ses secrets. La ville, privée de la moitié de son existence,

comme amputée, semble livrée aux seuls poètes et artistes. Si la nuit a inspiré des chantres aussi talentueux que Novalis, rares sont les chercheurs, les édiles et les techniciens qui ont trouvé le sujet digne d'intérêt.

Cherchant perpétuellement à s'émanciper des rythmes naturels, l'homme a peu à peu artificialisé la vie urbaine et colonisé la nuit. Pendant des millénaires, les villes sont restées plongées dans le noir. Depuis, la lumière a progressivement pris possession de l'espace urbain, gommant en partie l'obscurité menaçante de nos nuits. Dans cette conquête de la nuit urbaine, la généralisation de l'éclairage public (huile, gaz, électricité) a joué un rôle fondamental, rendant possible le développement des activités et des animations, et entraînant l'apparition d'un espace public nocturne.

De nouvelles pressions

Progressivement, nous nous démarquons des rythmes naturels pour partir à la conquête de la nuit urbaine. Les

horaires d'été nous permettent de profiter plus longtemps de l'espace urbain. L'éclairage public se généralise et sa fonction passe de la sécurité à l'agrément. Les sons et lumières, les illuminations de bâtiments se multiplient. Des « concepteurs lumière » sculptent la nuit et donnent une identité nocturne à nos cités. Les entreprises industrielles fonctionnent en continu pour rentabiliser les équipements et, dans la plupart des secteurs, le travail de nuit se banalise. Près de trois millions de salariés travaillent au moins une nuit dans l'année, soit 20 % des hommes et 6 % des femmes. De plus en plus d'entreprises de services se mettent au « 7 jours sur 7, 24 heures sur 24 », argument publicitaire banal. Les transports publics fonctionnent de plus en plus tard. Partout dans le monde, la tendance générale est à une augmentation de la périodicité, de l'amplitude et de la fréquence des transports.

De nombreuses activités décalent leurs horaires vers le soir. Dans les magasins, les nocturnes commerciales sont de plus en plus nombreuses. L'offre de loisirs nocturnes se développe. La nuit est devenue un secteur économique à part entière avec un chiffre d'affaires de 305 millions d'euros. Partout dans l'espace urbain, les distributeurs automatiques se multiplient (banques, stations services, cassettes, boissons, pain et bientôt repas). Les « nuits spéciales » font recette. Les soirées festives démarrent de plus en plus tard au

désespoir des patrons de discothèques. Le couvre-feu médiatique est terminé : il y a longtemps déjà que radios et télévisions fonctionnent en continu et, après le Minitel, Internet permet de surfer toute la nuit. Travail de nuit des femmes, perquisitions... La nuit, qui fut longtemps un espace protégé, doté de lois spécifiques, se banalise. Même les rythmes biologiques semblent bouleversés. On s'endort en moyenne à 23h, au lieu de 21h, il y a cinquante ans. La nuit urbaine, définie comme la période où les activités sont très réduites, se limite aujourd'hui à une tranche horaire de 1h30 à 4h30 du matin.

Un front pionnier discontinu

Le front progresse également dans l'espace de façon discontinue : des zones centrales réservées aux loisirs nocturnes se sont développées dans les cœurs anciens des cités ; des zones périphériques concurrentes s'organisent progressivement sur les franges ; des points de distribution automatiques (tickets, boissons...) en continu s'installent partout, alors que les espaces-flux internationaux (autoroutes, voies ferrées ou aéroports) traversent ou irriguent les métropoles avec leurs oasis de services permanents (stations services, boutiques de gare ou d'aéroport...) pour nomades nocturnes. C'est l'image de l'archipel qui s'impose. Le front n'est ni régulier, ni continu, que ce soit à l'échelle de la ville ou du réseau urbain. Il présente des discontinuités, des avant-postes,

des points d'appui, des bastions de temps continu (gares, aéroports, services d'urgence ou de sécurité...), mais aussi des poches de résistance où les habitants tiennent à leurs rythmes de vie classiques et des zones de repli où la résistance a gagné. Pour quelques heures, une nouvelle géographie de l'activité se met en place, installant une partition de l'espace urbain : une ville qui dort (banlieues, zones résidentielles...) ; une ville qui travaille en continu (industrie, hôpitaux...) ; une ville qui s'amuse (centre-ville et périphérie) ; une ville vide, simple coquille pour les activités diurnes (bureaux, centres commerciaux...).

Des centralités nocturnes se dégagent, souvent différentes des centralités diurnes. À mesure que l'on avance dans la nuit, l'offre urbaine diminue, la ville rétrécit et se blottit autour de son noyau historique. Les illuminations et l'animation se concentrent dans ces quartiers qui deviennent les principaux pôles attractifs. La liberté du noctambule en quête de compagnie paraît alors bien illusoire. C'est entre ces espaces aux fonctions différentes, aux utilisations contrastées, qu'apparaissent les tensions et les conflits.

Les pressions s'accroissent sur la nuit qui cristallise des enjeux économiques, politiques et sociaux fondamentaux. Entre le temps international des marchands et le temps local des résidents, entre la ville en continu de l'économie et la ville circadienne du social, entre les lieux des flux et les lieux des stocks,

des tensions existent, des conflits éclatent, des frontières s'érigent qui permettent à l'observateur de repérer la « zone de front », les avancées, les résistances ou les replis situés aussi bien dans l'espace que dans le temps.

La ville qui travaille, la ville qui dort et la ville qui s'amuse ne font pas toujours bon ménage. La presse se fait régulièrement l'écho des tensions qui s'exacerbent : pollution lumineuse, chasse de nuit, travail de nuit des femmes, grèves aux urgences et gardes de nuit, mais aussi dans les centres de tri postaux contre la réorganisation des horaires de nuit, suppression du travail de nuit des convoyeurs de fonds ou limitation de certains arrêts de nuit à la SNCF. Dans les centres-villes, des conflits apparaissent entre des habitants soucieux de leur tranquillité et des consommateurs bruyants, symboles de l'émergence d'un espace public nocturne. Ailleurs, les résidents s'opposent à la prostitution ou aux projets de fonctionnement 24 heures sur 24 des aéroports. Dans les quartiers périphériques, les incendies de véhicules ont lieu au moment où tout encadrement social naturel a disparu.

Comme tous les fronts pionniers, la frange nocturne de la ville est une caricature de la société où certaines fonctions sont survalorisées et d'autres absentes. Peu peuplé, moins bruyant que le jour, l'espace nocturne est enclavé. La mairie est fermée et la plupart des services publics sont absents. Les biens de consommation sont plus

rare et plus chère qu'en journée. On achète le strict nécessaire et on vit surtout sur les réserves faites le jour. L'espace urbain nocturne est difficilement accessible de l'extérieur car les trains régionaux et les lignes de bus ne fonctionnent pas. On y circule difficilement car les transports publics sont arrêtés ou moins réguliers et les taxis très chers. Il existe encore peu de cartes pour se repérer dans ce territoire nocturne. La population nocturne est surtout masculine. La consommation d'alcool et de stupéfiants est importante. Le jeu, la prostitution et les « lieux de perdition » sont nombreux. Comme le Far West, la ville, la nuit, est un territoire difficile à contrôler. Les règles et les lois sont différentes, à la fois plus protectrices pour le citoyen et plus répressives vis-à-vis du délinquant. La nuit, le pouvoir est lointain, ou absent, en veille. À la manière de la cavalerie de jadis, les forces de l'ordre patrouillent et interviennent sur les points chauds. La nuit, le couple « nuit-liberté » est fragile comme l'ont montré les récents couvre-feux en banlieue. La première liberté supprimée en cas de crise est bien celle de circuler la nuit.

Quelques pistes dans la nuit

L'hypothèse d'une fuite en avant et de l'acceptation pure et simple du temps continu du marché accroissant les inégalités entre individus et territoires est possible. Celle du repli vers des temporalités archaïques est tout aussi crédible.

Face aux pressions, les autorités tentent de conserver le contrôle (réglementation des raves, couvre-feux, arrêtés municipaux interdisant la circulation des cyclo-moteurs...), mais prennent également des initiatives (éclairages publics, événements festifs gratuits, transports, crèches...) pour rendre les nuits urbaines plus accessibles et hospitalières, participant de la sorte à l'accroissement de la flexibilité.

Si le grand débat sur la ville 24h/24 que nous appelons de nos vœux n'a pas encore eu lieu, laissant l'arbitrage s'opérer au détriment des plus faibles, les initiatives se multiplient. Depuis des années, Helsinki – que Lyon vient d'imiter – propose des crèches de nuit pour faciliter la vie des salariés de nuit. Bruxelles a créé un Observatoire de la nuit qui croise toutes les compétences. À Oviedo, l'ouverture des centres sociaux et des gymnases en début de nuit a permis de faire baisser la délinquance de 25 %. L'expérience des correspondants de nuit a essaimé dans de nombreuses villes d'Europe. À Rome, un centre d'appel citoyen répond aux problèmes des habitants et visiteurs de la capitale 24h/24. De nombreuses bibliothèques et universités sont ouvertes la nuit aux États-Unis et désormais dans certaines villes des Pays-Bas. Alors que Paris a engagé une réflexion partenariale sur la ville 24h/24, Amsterdam a déjà son « maire de nuit ». Lille a lancé une « charte de la nuit » qui permet de concilier animation nocturne, attractivité de la ville et repos des résidents. En Grande-

Bretagne le *Licensing Act* permet d'ouvrir les pubs après 23h00 et d'éviter les problèmes de tranquillité publique. Alors qu'en région parisienne le nouveau réseau « Noctilien » remporte un large succès, en Allemagne, l'ouverture de commerces la nuit dans les gares transforme peu à peu ces endroits en « oasis de services nocturnes ».

et autres crispations sécuritaires. C'est un enjeu pour nous tous enfin. Voulons-nous d'une ville en continu 24h/24 ? Souhaitons-nous voir la nuit envahie par les valeurs et les règles du jour ? Le jeu en vaut-il la chandelle ?

Livrons la nuit à la sensibilité des artistes et des poètes ! On peut rêver de nuits plus belles que ses jours. ■

Une frontière pour l'invention

Espace vécu éphémère et cyclique, la nuit urbaine nous défie encore. C'est un formidable enjeu pour nos villes, une dernière frontière, un territoire à défricher. Entre démagogie et délire sécuritaire, la nuit est une belle clé d'entrée pour repenser le vivre ensemble. C'est un enjeu pour les collectivités qui doivent redéfinir un aménagement dans l'espace et dans le temps afin d'éviter le développement des conflits, la ségrégation temporelle et les effets négatifs du « temps sécateur » qui sépare les groupes et les individus. C'est un enjeu pour les chercheurs qui ne peuvent rêver plus bel objectif que de faire le jour sur la nuit. Il nous faut occuper et peupler l'espace urbain face aux peurs

Luc Gwiazdzinski

Géographe,

Professeur associé à l'UTBM

Chercheur au laboratoire Image et ville (UMR ULP CNRS)

Pour en savoir plus :

L. Gwiazdzinski, *La nuit dernière frontière de la ville*, éd. de l'Aube/Seuil, 2005, (préface de Xavier Emmanuelli).

G. Rabin, L. Gwiazdzinski, *Si la ville m'était contée*, éd. Eyrolles, 2005, (préface de Pierre Sansot).

C. Espinasse, L. Gwiazdzinski, E. Heurgon, *La nuit en question (s)*, éd. de l'Aube, 2005.

L. Gwiazdzinski, *La ville 24h/24, Regards croisés sur la société en continu*, éd. de l'Aube/Seuil, 2003, (préface de Théodore Zeldin, postface de Xavier Emmanuelli).